



D'Amours et d'Anarchie : Fragments critiques sur l'amour

Septembre 2018



Les textes qui suivent s'attachent à prendre au sérieux un objet qui de prime abord semble frivole et trivial, les sentiments amoureux. Une société n'est pas viable si elle ne se montre pas capable d'assurer la reproduction de ses individus, c'est là une évidence indépassable. Pour assurer cette reproduction, il faut à la fois faire des enfants et les faire grandir en tant que membres de la société. Les choix d'organisation pour mener à bien ces deux étapes varient d'un groupe humain à l'autre en fonction des structures propres de ces sociétés. La manière de faire naître un enfant et de lui faire prendre sa place dans la société porte en elle la manière dont les individus se comporteront. Elle est la lente procédure d'apprentissage de l'ordre du monde par l'enfant. Tous les gestes et les discours qu'elle porte seront ceux que l'enfant arpentera tout au long de sa vie.

Dans notre société ces deux éléments sont réunis dans le foyer qui est un ensemble composé du couple et de l'enfant. C'est le plus petit système d'organisation sociale possible. Cette organisation reflète et participe du haut degré d'importance de la propriété individuelle dans nos sociétés.

La famille telle que nous la connaissons peut-être datée. Elle apparaît en même temps (XVIIe) que la bourgeoisie s'affirme comme classe et se renforce alors que disparaissent les propriétés collectives. Elle vient supplanter les anciens systèmes de filiation plus larges qui avaient cours jusqu'alors. C'est le passage de systèmes de solidarités directes entre les individus à des systèmes de solidarités fondés sur les institutions. L'exode rural et les Trente Glorieuses finiront de rendre ce modèle familial dominant.

Il semble qu'en plus de répondre à l'adaptation de la structure familiale aux fluctuations des besoins en main-d'œuvre, ce modèle possède l'avantage, pour le développement de la société capitaliste, de réduire les capacités de résistance des individus en réduisant au minimum leurs liens sociaux. La famille est à ce titre, pour nous, le premier espace de solidarité ou plutôt le seul qu'il nous reste quand tous les autres disparaissent.

Dans notre monde, l'amour est le nom du discours sur les émotions que tient la société à elle-même pour maintenir cet ordre social. L'amour est un sentiment. Comme tout sentiment c'est une fiction qui permet de donner du sens à nos émotions. Ce sont des émotions exprimées à travers les mots que notre époque a construits pour elles. Cette fiction est le résultat conjugué de nos expériences sensibles et du discours dans lequel nous baignons et que nous produisons. Comme avec la famille, il est possible d'en faire une généalogie. Elle passerait cette fois des poètes arabes préislamiques (IIIe) à nous, en suivant les influences de Cordoue (XIe) sur les poètes de langue d'oc, en passant par la première libéralisation libertine, suivie de la très stricte époque victorienne... à chacun de ces lieux et chacune de ces époques, la conception même de l'amour varie en changeant les émotions que ce sentiment englobe. Ce n'est

donc pas ce que nous ressentons qui change, mais bien les émotions auxquelles nous prêtons de l'importance. Les comportements, mais aussi les qualités liées à ces différentes émotions sont donc encouragés ou proscrits en fonction de l'endroit d'où l'on parle. C'est donc non seulement le comportement de l'individu au sein du couple, mais aussi les qualités qu'il est amené à développer qui sont conditionnées par la forme particulière de l'amour à son époque. C'est ce que l'on nomme communément masculinité et féminité et dont participent les rapports amoureux.

Si l'amour est une question sociale et que, comme nous le croyons, chaque aspect de la vie sociale doit être prise en considération par des révolutionnaires conséquent·e·s alors, l'amour est une question révolutionnaire. Les textes qui suivent et qui ont été écrits dans une dynamique de recherche sur la nature des sentiments amoureux ont pour but d'offrir un matériel de réflexion pour la pratique de ce que les anarchistes du début du XXe siècle appelaient camaraderie amoureuse et que l'on retrouve aussi sous le nom d'amour libre. Il m'avait semblé que sans réflexion collective sur nos sentiments cette pratique finissait souvent par tomber dans les travers sordides du libéralisme amoureux. Pourtant ici, seul le texte écrit à partir des *Fragments d'un discours amoureux* de R. Barthes abordera directement cette question. Il me semblait qu'un des points aveugles des réflexions sur le polyamour est justement ce discours amoureux à partir duquel nous partons et qu'il nous faut détruire. C'est pourquoi le sujet de cette brochure sera plus sûrement l'amour à l'époque du spectacle triomphant que des considérations sur les avantages du refus de la propriété en amour. Ceux-ci avaient déjà été abordés avec talent par mes prédécesseurs.

Dans notre combat à couteau tiré avec l'existant, il me semblait intéressant de commencer à en dessiner les contours. Donner à voir ce qu'il nous incombe de mettre à bas.



« Fragments d'un discours amoureux », l'amoureux est un fou comme les autres

Mai 2016

Lorsque l'on s'intéresse à la question de l'amour, il n'est pas rare qu'on croise la route du philosophe Roland Barthes. Si à la lecture de son essai sur la question *Fragments d'un discours amoureux* (1977), certains estiment la vision de l'amour qu'il propose particulièrement pessimiste, le texte qui suit tente au contraire de montrer que perce sous l'amoureux de Barthes une figure libératrice. Il y a, chez lui, dans l'amour une invitation certaine au dépassement, des pistes pour qui cherche à construire avec les autres des rapports plus riches.

« Il n'existe pas d'être capable d'aimer un autre être tel qu'il est. On demande des modifications, car on n'aime jamais qu'un fantôme. Ce qui est réel ne peut être désiré, car il est réel. Je t'adore... mais ce nez, mais cet habit que vous avez...

Peut-être le comble de l'amour partagé consiste dans la fureur de se transformer l'un l'autre, de s'embellir l'un l'autre dans un acte qui devient comparable à un acte artistique, - et comme celui-ci, qui excite je ne sais quelle source de l'infini personnel. »

*Paul Valéry, *Tel quel* (1941)*

_ En 1977, Roland Barthes, déjà figure importante de la linguistique, publie ces *Fragments d'un discours amoureux*. Ce livre se présente sous la forme d'entrées qui chacune illustrent un événement archétypal de l'expérience amoureuse. C'est un inventaire d'expériences à partir des différents discours que l'amoureux peut être amené à prononcer : « Je suis l'amoureux qui dit... ». Le livre est autant une fidèle expression d'un ensemble d'expériences de langage sur les sentiments que chacun peut être à un moment où l'autre amené à affronter, qu'un acte de pure performativité sur le sentiment amoureux.

Cet austère universitaire brillamment subversif décrit une partie des sensations produites par le discours amoureux d'une manière qui peut rappeler le travail de Jean Genet. Comme chez

Genet, c'est sous les aspects d'une langue aux codes impeccablement maîtrisés que se présente le projet subversif de l'auteur. De cet ensemble d'expériences de l'aliénation amoureuse, on voit émerger un pari libérateur: l'amour ici n'est plus cet ensemble de signes qui proclame en chaque instant une fidélité sclérosée, il devient bien plutôt la célébration de processus collectifs.

Ce que nous dit ce livre de *l'être-amoureux* ce n'est pas tant, comme chez Valéry, qu'il est « *fureur de se transformer l'un l'autre* ». C'est à travers la multitude d'entrées de son abécédaire que Barthes, en saisissant, avec son style si particulier, ces expériences amoureuses et le corpus idéologique d'un même geste, nous livre le sens de ces transformations qui s'opèrent chez l'amoureux. Chez Barthes, l'amoureux c'est celui qui se projette dans l'être aimé jusqu'à la psychose. Parce que chez lui, l'amour c'est un rapport d'ordre compulsif à son objet. L'angoisse de l'attente qu'il décrit (p. 47), c'est ce moment où, obsédé par l'autre, je me surprends à ne plus exister que comme objet de l'histoire de l'être aimé. C'est dans ce sentiment de dévotion à l'autre que se trouve la figure de l'amoureux de ces *Fragments*. Parce que l'amoureux produit ici, à partir de chaque rencontre avec l'être aimé, un monde surchargé de signes. Chaque contact est l'occasion des spéculations les plus folles. Les gestes du quotidien, les petites humeurs deviennent des objets d'interprétation inépuisable. Les moments en compagnie de l'autre sont vécus comme sous extase. Chaque chose y prend des proportions démesurées.

À ce point c'est une disposition d'esprit vis-à-vis de l'être aimé qui reconfigure le sens des actes: on produit un sens aux gestes les plus anodins. C'est dans le rapport à l'autre que mes actes prennent sens, jamais en dehors.

En même temps qu'il ne faut pas perdre de vue que cette figure de l'amoureux est d'abord celle d'un Barthes de chair et de sang, on ne peut que s'émerveiller face à cette manière si

sensible de saisir ces bribes de discours. Au gré de ces pages, on redécouvre certaines de nos propres émotions, nos expériences se placent soudain dans une exigence forte de l'amour.

Ainsi, l'amour chez Barthes n'existe pas dans le cadre étrié du couple, car le couple, lui, il sait. L'amoureux doute de tout. Chaque instant avec l'autre devient presque miraculeux, car si l'amoureux attend l'autre avec une telle angoisse c'est qu'il n'est persuadé que d'une seule chose: l'autre pourrait se détourner de lui. Car c'est un dieu que j'encense en l'autre (p. 162). Et je le sais, à tout instant, en lui le charme pourrait se rompre. C'est le «*petit point sur le nez*»(p. 33), ce détail infime qui me laisse voir en l'autre la figure de ce que je méprise. Car au moment où l'autre me perçoit comme je suis, il ne restera plus que cette vision avilie de moi. C'est le sentiment violent que produit la vision de l'être aimé dans une position servile qui me libère de l'illusion de fusion. C'est cette déchéance que craint en chaque instant l'amoureux. C'est la peur de cette déchéance qui le pousse aux actes les plus radicaux. Finalement, si chez Barthes le couple est en dehors de l'amour c'est parce qu'il met lentement fin à toutes les incertitudes. Les routines, qui sont des comportements réflexes liés à la répétition d'un événement, sont incompatibles avec la fascination compulsive de l'amoureux.

Robin, personnage qui tire les ficelles tout au long du "Roi Carotte", nous l'affirme «*car la beauté que l'on admire n'est celle pas que l'on a déjà*», c'est bien ce sentiment de possession que crée les routines et qui finit lentement par tuer l'incertitude, et avec elle l'amour.

Face au tumulte de sensations que produit le sentiment amoureux, le couple semblerait être un havre. Un lieu où les pauvres anciens-amoureux se reposent après tant de fureur. Dans ce cadre, prendre soin de l'amour c'est prendre soin de ne jamais risquer de produire une image aliénée de l'autre.

Puisque je suis captif, je ne saurais être aussi le geôlier. Il oppose le projet d'être amoureux et celui d'aimer (p. 147) : la volonté de « *saisir, farouchement* » et celle de « *donner, activement* ». Réussir à maintenir cette dialectique, c'est rejoindre « *la classe de grandes Amoureuses, des Suffisamment Bonnes* ». Maintenir cet état de confortable aliénation qui m'étreint violemment c'est maintenir vivante l'incertitude. C'est dans une attention à ne jamais penser que les faveurs de l'autre me sont acquises, que se trouve l'exigence amoureuse chez Barthes. Car avec la disparition du doute, l'amour y apparaît pour ce qu'il est, l'admiration d'une idole, d'un faux dieu. Il ne nous reste alors plus comme choix que la fuite - la rupture - ou la soumission à la routine - le couple -.

En acceptant l'amour comme étant d'abord l'amour de l'image que l'autre projette sur mon esprit, Barthes nous incite sûrement à comprendre l'amour sous l'angle de la fidélité à la promesse d'être fidèle plus qu'à l'objet de cette fidélité. Aimer longtemps n'est plus dans ce récit le fruit d'une capacité à rester le même - issu de la vision classique de l'amour -, mais plutôt celui de changer par l'exigence de l'être aimé. « *La peur de cette honte (la honte pour l'autre), retenait les amants grecs dans la voie du Bien* », chacun « *devant surveiller sa propre image sous le regard de l'autre* » nous dit Barthes. C'est dans cette logique que réside tout l'enthousiasme de l'amour chez lui, car c'est finalement un sentiment qui invite non plus à écraser le foisonnement des sensations qui traversent mon corps, mais plutôt à le célébrer comme une invitation au dépassement.

Il n'est plus question de créer un sentiment dont la valeur serait perçue à l'aune de sa capacité à durer toujours. Si ici il y a un toujours, c'est celui du doute. Ici il n'y a aucun arrangement, aucun en dehors. Si je veux rester dans la course je suis contraint à poursuivre sans cesse l'idole que l'être aimé a produite à partir de moi, il court lui aussi après l'idole que j'ai produite à partir de lui - mais ça bien sûr je l'ignore ou je fais mine de l'ignorer. Ici il n'y a donc aucun « ils » qui vécurent heureux pour toujours, il y a des jours pleins de la volonté

d'être sans cesse à la hauteur du regard halluciné de l'autre. Nul bonheur béat et pantouflard, mais plutôt le bouillonnement quotidien d'une vie intense.

Finalement, c'est ici que se trouve tout le tragique de l'amoureux, chaque entrée de l'imagier témoigne d'une volonté farouche d'appropriation de l'autre. Le langage que tient l'amoureux sur la situation le maintient dans l'être-amoureux. Et on voit là toute sa folie lorsque chaque action est tournée vers l'espoir que l'autre viendra cette fois encore, comme il est venu toutes les autres fois. Chaque fois que l'autre répond trop bien à mon attente, il creuse un peu plus la tombe de mon amour. Bien sûr, l'amoureux ici ne pourrait imaginer ne pas se montrer, se donner l'air détaché. Décevoir l'être aimé, même pour ménager son désenchantement, est en dehors de l'essence de l'amoureux. Il faudrait qu'il commence à *aimer* pour sortir de son *être-amoureux*. Pour notre amoureux, l'histoire est une tragédie où chacun de ces actes est un pas de plus vers le désenchantement.

Si l'amour devient ici un puissant outil au service du foisonnement chaotique de la vie, c'est qu'il devient une invitation continue à lutter contre ce qu'il produit chez le sujet amoureux. C'est dans l'équilibre entre la volonté de Possession et l'absence de cette possession effective, entre la volonté de fusion et son absence que perdure la fascination pour l'être aimée. C'est dans cette toute petite distinction entre l'*être-amoureux* et l'*aimé* que réside la portée émancipatrice de cette approche. Finalement, si la folie de cet amoureux qui parle nous agace c'est que, tourné vers ses propres délires, il oblitère toutes les possibilités que l'on voit paraître au gré des situations. L'élan vers l'autre - cette pulsion altruiste - à l'origine du sentiment amoureux se referme sur lui-même en une affirmation individualiste.

Petits morceaux de mythologie amoureuse à la télé: les monstres

Mai 2014

Les systèmes d'échanges matrimoniaux, la manière dont les gens envisagent le rapport d'alliance que nous appelons famille, fonctionnent en étroite relation avec l'organisation matérielle d'une société. Pour autant que l'on sache, cette question est toujours traitée avec la plus grande attention par les personnes qui composent les groupes humains. Ceux qui nous ressemblent, nos pairs, accompagnent nos choix. Les groupes assurent ainsi leurs reproductions dans le temps. Cette reproduction dans le temps c'est de la répartition des biens, des techniques et de l'honneur dans une société. Comprendre ces systèmes d'alliances entre les gens permet d'entrevoir l'organisation générale d'une société et l'organisation générale d'une société permet d'entrevoir ces systèmes d'alliance.

*L'amour est enfant de la consommation
Il voudra toujours toujours toujours plus de choix
Voulez voulez-vous des sentiments tombés du camion
L'offre et la demande pour unique et seul loi*

Stromae - carmen

La télévision française, depuis quelques années, développe un certain nombre de programmes de télé-réalité axés sur la question de l'amour. L'existence de ces programmes témoigne d'un détachement face à l'importance accordée au rôle des groupes de pairs dans le processus d'échange matrimonial des participants. C'est le même détachement que celui qui pousse des milliers de gens à réellement chercher l'amour sur des sites comme Meetic. **Il s'agit de palier à la disparition des liens sociaux réels par des moyens automatisés. Les chaînes du câble rivalisent d'inventivité autour de cette question.** Ces programmes reproduisent pourtant régulièrement une vision de l'amour comme correspondant au résultat de la mise en valeur de soi au travers d'épreuves censées éprouver les qualités de chacun. Comme avec un crash test pour vendre une voiture, on éprouve la valeur de nos candidats. Le détachement ne signifie pas la disparition des règles, c'est une nouvelle définition. Ces émissions apparaissent comme de magnifiques objets d'étude pour qui s'intéresse à la mythologie moderne de l'amour.

Comme à chaque fois avec la télé-réalité, ces shows sont aussi des *freakshow*¹, la fonction du monstre y est multiple. Il provoque le dégoût, mais aussi la pitié. C'est dans cette dualité que les producteurs de télé-réalité ont trouvé un concept devenu récurrent. Ce qui nous est donné à voir, c'est l'image de ceux que méprise la fraction des cadres de la production du spectacle. Cette image se concrétise par le choix des candidats. Ceux-ci sont toujours issus des classes populaires, de préférence avec le moins de capital culturel possible. **Tout au long de ces spectacles, ce faible capital est souligné parfois de manière grossière. Il s'agit de « faire le buzz », le Graal des Graals, et pour ça trouver la phrase la plus stupide et espérer qu'elle correspondra à une certaine pensée de l'époque.** Il faut que ça se répande dans les réseaux sociaux : nouveau concept clé du spectacle. On insiste au montage sur toutes les fautes de grammaire, toutes les mesquineries.

Notes :

1. Spectacle où étaient montrées des personnes présentant des morphologies exceptionnelles qui faisaient chapiteau comble au XIXe siècle aux États-Unis.

Il nous est accordé le droit, nous, petits téléspectateurs, de nous moquer des faibles avec les puissants. Dans ce *freakshow* l'image des monstres nous rassure quand on nous dit de nous moquer et nous émeut quand on nous l'ordonne, à grand renfort de pathos. Comme aux jeux du cirque on les voit parfois se déchirer et on prend plaisir de chacune de leurs mesquineries, chacune de leurs trahisons. Certains de ces programmes où l'ennui est organisé semblent avoir pour seul but d'attendre, de manière perverse, le moment où la promiscuité finira par engendrer suffisamment de tension pour que des conflits éclatent. D'autres les invitent franchement à s'affronter et à rivaliser de vice. On s'attendrit aussi parfois devant leurs malheurs et on nous invite à avoir pitié. Il s'agit même d'autres fois de les corriger, de leur apprendre à s'habiller, à tenir leurs maisons, leurs enfants. Ce sont de vieux ressorts de l'arsenal des classes dominantes qui s'articulent ici pour imposer le mépris de classe dans la culture dominante d'une époque. Il s'agit de produire une culture contre les classes populaires, contre les anormaux. Distiller le mépris jusqu'à ceux qui en sont les objets. Apprendre aux pauvres à avoir honte.

</p>

La belle et ses princes, un conte pour notre temps ?

<p align=justify>Le marché de l'amour n'échappe pas à la règle. Il me semble important, pour qui voudrait pouvoir parler de ce que ces programmes nous disent de l'amour, de toujours prendre garde à comprendre les mécanismes particuliers de ces *freakshows* qui s'expriment à chaque fois de manière différente. *La belle et ses princes (presque) charmants* est à ce titre une illustration parfaite tant elle est grossière. Une fille *la belle* «une magnifique jeune fille qui cherche l'âme sœur» est courtisée par un panel de jeunes hommes. Les hommes sont répartis en deux catégories. Les prétendants qui, comme nous l'apprend la voix off, ont «des qualités de cœur», et les séducteurs. Cette fille se trouve «tirillée entre la beauté du corps et la beauté du cœur». Tout est dit, l'émission se présente comme

une longue mise en scène de cette dualité.

Dès le début du premier épisode de la première saison *la belle* viens et pense se voir présenter un groupe de personnes venu la séduire. On nous apprend qu'elle « a toujours craqué pour des hommes extrêmement beaux » (rien que ça), mais « qu'ils n'ont jamais su la rendre heureuse, car ils n'ont pas les qualités humaines qu'elle recherchait ». C'est cette entourloupe des qualités humaines qui sert de pilier à toute l'émission. Je ne pense pas casser spécialement le suspense en disant que **plus que de savoir si elle préférera les gentils ou les beaux, la question sera plutôt de se demander si les beaux peuvent être gentil** (ou au moins, ne pas être des connards). Les gentils, eux, ils sont surtout là pour être mignons. Un peu plus tôt, elle nous le disait *la belle* « L'idéal masculin... un grand, brun... l'idéal s'il a les yeux clairs ». Toujours est-il qu'elle nous le dit: elle a pas mal souffert à une époque et c'est fini, elle veut plus de ça. On nous apprend ensuite qu'elle est plus que jamais déterminée à trouver l'homme de ses rêves et que pour ça elle va rencontrer douze prétendants. C'est là que la foire commence. Ce que va nous dire *la belle et ses princes (presque) charmants* c'est que lorsque la question de l'amour concerne ceux qui ont un faible capital économique **le marché des échanges matrimoniaux est un sordide centre commercial où tout est question de marketing et de placement de produit.**

Parce que « ce que *la belle* ne sait pas c'est qu'elle va rencontrer douze hommes sur lesquels elle ne se serait jamais retournée avant, mais qui possèdent toutes les qualités humaines qu'elle recherche ». Arrive un groupe d'hommes qui se présentent tour à tour, on lit sur le visage de la jeune fille une déception certaine. Ce sont les prétendants qui se présentent. On la voit dire à la caméra, « je m'attendais à des mecs simples, mais... mignons ou pas... mais paaaas. » d'un air horrifié. La voix off nous informe ensuite que les prétendants vont lui prouver qu'il n'y a pas que le physique qui compte. Tout en choisissant de nous les montrer en train de faire des étirements affublés de shorts aux

couleurs criardes et de chasubles ridiculement grands pour leurs carrures. *La belle* saura-t-elle voir par-delà les apparences nous interroge la voix off qui à décider d'entretenir le suspens, pendant que défilent à l'image des moments d'intimité entre *la belle* et différents prétendants. Ce serait quand même con d'avoir trop insisté sur leur physique non conforme et que tout le monde zappe.

Alors, là on nous en tartine et va y que je te dis que je suis capable d'avoir un coup de coeur en quinze jours et que je dis à l'autre que je n'ai jamais rencontré une personnalité comme la sienne et voilà les prétendants qui en rajoutent «on était très très émus... très très contents». Si la production insiste lourdement sur le physique de ces jeunes hommes, c'est qu'il s'agit de bien comprendre que «si les garçons ne correspondent pas aux standards de beauté, ils ont beaucoup à lui offrir». C'est qu'il s'agit de bien insister: ces gens sont moches, mais gentils. Si toi au fond de ton canapé tu le trouves beau, tu dois te poser des questions.

Parce que *la belle*, elle se demande si elle ne veut pas quitter l'émission et l'exprime d'une manière fort lucide «voilà, il faut qu'ils me plaisent un minimum». C'est là que se noue réellement la séparation entre le *freakshow* et la mythologie amoureuse. Lorsqu'elle nous dit qu'il faut qu'ils lui plaisent un minimum elle exprime une vérité indépassable de cette émission. Ces personnes sont dans le groupe des hommes aux physiques disgracieux. La compétition est automatiquement pipée. Ces gens qui ne correspondent pas au critère de beauté de *la belle* lui ont été proposés en groupe et sans qu'elle s'y attende, créant chez elle un fort sentiment de rejet. **Repartir à la fin de l'émission avec l'un d'eux c'est avoir la force de caractère de repartir avec quelqu'un qui a été socialement décrété moche.** Dans une société où jeunesse et beauté peuvent apparaître comme des critères du bien, cette marque paraît particulièrement infamante.

Croire que notre *belle* partira avec l'une de ces personnes c'est

passer à côté des dynamiques sociales qui constituent le sentiment amoureux chez les sujets. Si dans des conditions réelles cette option paraît être de l'ordre du possible, voir ce fort sentiment de rejet être dépassé par la construction d'un rapport affectif mutuel dans les conditions de l'émission apparaît irréel. Le vocable de conte de fée employé nous aide à ne pas nous tromper, si on a déjà vu des crapauds se transformer en prince... c'était un prince charmant. Si elle finit, après une discussion avec la production de l'émission, par nous dire qu'elle va essayer de passer outre le physique. On comprend bien que l'arrivée du second groupe va tout bouleverser.

Plus tard, on nous prévient, ce sont les séducteurs qui arriveront dans le prochain épisode «le genre d'homme qui l'a toujours fait souffrir» nous apprend-on, «des garçons sublimes, mais qui n'ont pas les qualités humaines qu'elle recherche». Le plan suivant enchaîne sur un gros plan sur les abdominaux d'un des bellâtres qui débite des inepties et conclue par : «[les filles] quand elles voient les abdos ça les excite et alors là je pars en chasse». Un autre sur le même genre de plan nous déclare que quand il part en chasse il ne lâche pas. Pour relancer un peu la compétition on nous incruste là-dessus un prétendant qui lâche «plus con que lui, y a pas» comme pour nous dire, vous en faites pas y aura du spectacle.

Tout est fait pour nous rappeler à chaque instant à quel point les uns sont beaux (et accessoirement de parfaits enfoirés) et les autres sont moches (et si possible avec quelques troubles relationnels eux aussi). La production crée une rivalité entre les deux groupes alors que la compétition se joue principalement au sein même des groupes puisque *la belle* élimine à chaque émission un membre de chaque groupe. On le voit d'ailleurs clairement dans ce premier épisode où du fait de l'absence des séducteurs, les prétendants se déchirent entre eux. Malgré toutes leurs belles «qualités de cœur» l'un

d'entre eux surprend l'autre la main dans les soutiens-gorges de *la belle* et s'en va tout raconter à celle-ci. Les voilà donc nos qualités de cœur: un goujat et une balance, le spectacle promet.

Cette rivalité entre les deux groupes est l'occasion de mettre en scène régulièrement des signes qui expriment de manière éclatante les attributs dont l'émission affuble ces malheureux candidats. Les gladiateurs étaient, paraît-il, armées selon différents archétypes qui leur imposaient des styles de combats. Par un procédé similaire, nos candidats se voient imposer un personnage. À ce titre, un épisode où *la belle* fait du cheval avec un séducteur juché sur un beau cheval blanc et un prétendant assis sur un poney, les pieds touchants presque le sol, semble révélateur. La condescendance avec laquelle la voix off traite les prétendants est par certains égards risible, mais elle est aussi particulièrement infecte.

Elle est porteuse d'un mépris de classe doucereux. La mise en scène du sentiment amoureux y est indissociablement mêlée à la mise en scène du *freakshow*. Il s'agit donc pour qui s'intéresse à la mythologie amoureuse de comprendre ce qui s'incarne ici, au travers de ce *freakshow*. Il me semble que dans cette émission les prétendants jouent le rôle de balise. Leurs nombreuses attentions pour *la belle* souvent touchantes, parfois flippantes fixent le cadre de relation qu'elle entretient avec les candidats. Ils imposent le rythme de l'émission. Ce sont eux qui imposent aux séducteurs de jouer eux aussi sur ce terrain. Sur leurs impulsions, le comportement de tous les candidats se trouve redéfini lentement au fur et à mesure des épisodes. Parce que si en définitive la compétition ne se passe pas dans leurs camps, ce sont eux qui ont posé le cahier des charges moral. C'est cette pirouette qui permet aux producteurs de se regarder dans une glace le matin. **Grâce à ce tour de passe-passe, ils arrivent à se payer une bande de freaks et toutes les possibilités de moquerie qu'ils recèlent en se donnant l'air de donner une leçon de morale.** Et de nous laisser rêver que les

monstres ont autant de chance que les autres de gagner dans la vie. Si cette pirouette tient, c'est aussi par ce que tout au long des épisodes les séducteurs savent s'inscrire régulièrement dans le jeu des monstres. Leurs comportements de trou du cul individualiste et menteur sont mis en images. Finalement, eux aussi sont lentement intégrés au freakshow.

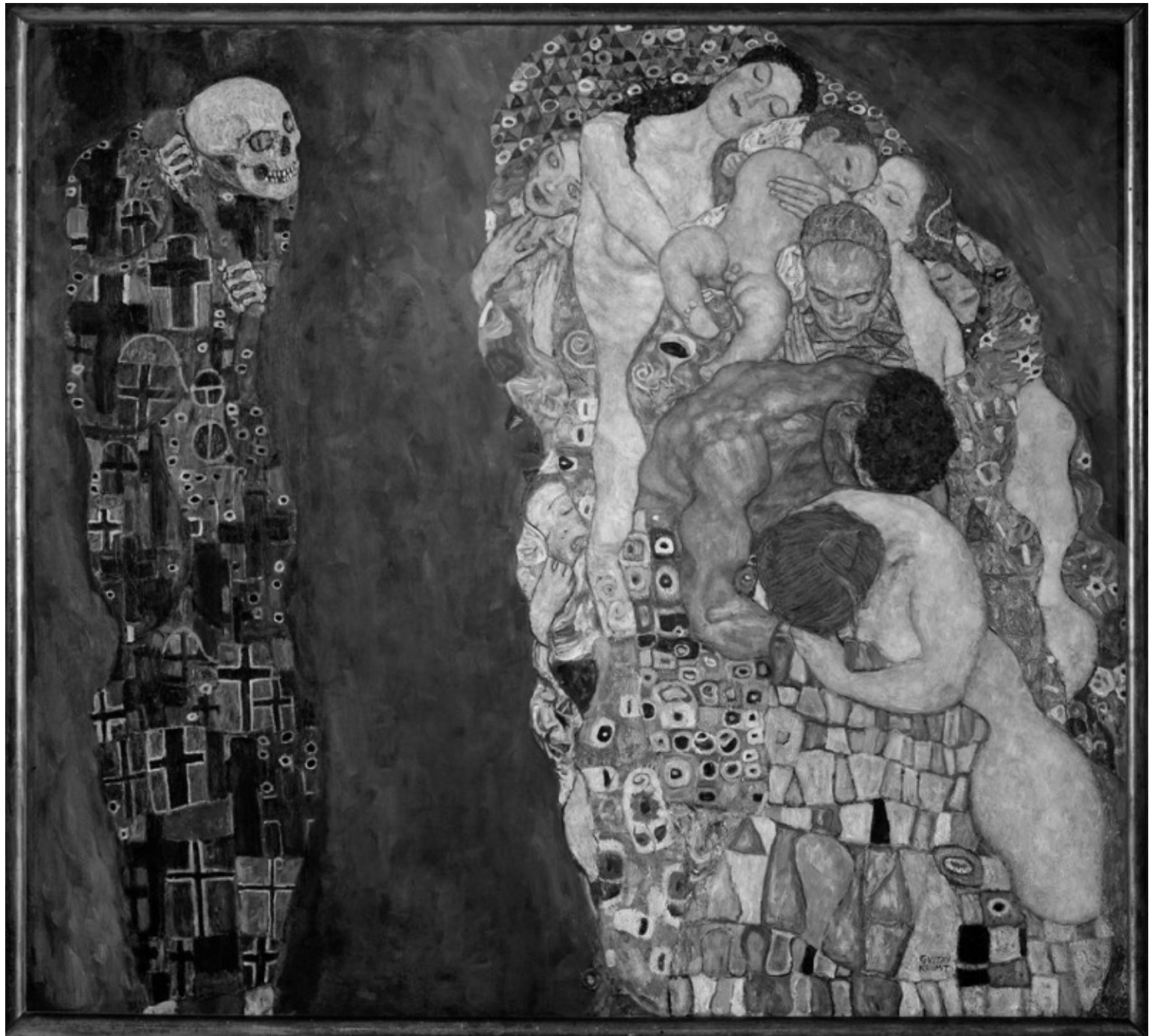
Ce qui s'exprime dans cette émission c'est une vision de l'amour comme expression d'un cahier des charges que remplirait plus ou moins bien tel ou tel prétendant. La rencontre y est standardisée, les moments qui se jouent sont des happenings créés par la production où justement rien ne se joue entre les acteurs. En définitive, tout est toujours ramené à cette opposition entre qualités de cœur et qualités physiques. Tout le travail de la production se résumera donc à incarner des archétypes dans les corps de nos pauvres petits candidats. Le jeu de mise en scène des monstres dans ce cadre doit répondre à cet impératif particulier et jongle tout au long des épisodes sur la manière dont sont mis en scène les prétendants. Il me semble clair que tout au long de l'émission le jeu du combat entre des archétypes de l'Homme idéal s'entremêle constamment avec ce rapport aux monstres. Pour comprendre ce que nous dit des marchés amoureux *la belle et ses princes (presque) charmants*, il semble donc impératif de garder ce premier épisode à l'esprit et les premières phrases de la belle sur les prétendants.

Note sur le concept de misère sexuelle

Depuis quelques années, d'abord de l'autre côté de l'Atlantique puis plus récemment et dans une moindre mesure sur nos rivages, le concept de misère sexuelle trouve un nouvel usage. Il ne s'agit plus de décrire un état de misère affective et morale créé et entretenu par un système de norme liberticide, mais de se plaindre d'un prétendu rapport de domination du féminin sur le masculin en matière matrimoniale. Nous ne ferons pas l'insulte à la personne qui lit ce texte d'expliquer la stupidité d'une telle conception des rapports sociaux. La conscience de la misère, si elle est la source de la révolte n'est néanmoins pas garantie d'une juste analyse, ces Cyrano fragiles en sont l'inutile démonstration.

En passant à côté des aspects affectifs et moraux de la notion de misère sexuelle, ces individus se privent d'un moyen de comprendre le mal qui les ronge. Leur croyance en un droit à l'appropriation du corps de l'autre est au cœur même de la misère sexuelle qu'ils ressentent. C'est leur propre incorporation d'un modèle de norme à la fois dépassé et barbare qui est la source de leur misère. La misère sexuelle découle directement de l'incorporation chez nous des normes qui contraignent nos corps et nos pensées et si ne pas réussir à constituer un foyer peut, comme nous le verrons plus loin dans la brochure, être une des sources de notre misère sexuelle et affective, c'est bien plus l'expérience quotidienne de rapports humains pauvres et d'une sexualité dans le couple moderne massivement triste qui sont le cœur de cette question. La misère sexuelle et affective de notre époque, c'est le résultat du triomphe du spectacle sur le monde. La victoire d'une vie séparée où les rapports entre les gens se perdent dans des médiations infinies. C'est la tristesse d'une drague virtualisée, d'amitiés temporaires et de nos solitudes.

Amour & Capital



Janvier 2017

Le texte qui suit est le résultat de discussions s'étalant sur plusieurs années de manière relativement irrégulière. À la base, élucubrations disparates, les idées que ce texte tente d'esquisser se sont forgées au sein de ce dialogue. De ces multitudes d'échanges autour de la question de l'amour (à partir de notre expérience hétérosexuelle) s'est lentement forgée une sensibilité partagée. Cette intuition que nous tentons d'esquisser ici ne nous semble pas être une vérité définitive. Il nous semble toutefois qu'elle permet une compréhension efficace de la dynamique sociale amoureuse à un moment donné. En cela il participe d'une description des rapports de genres et des systèmes de dominations matérielles et idéelles qui leur sont liées. À un certain point, il a semblé nécessaire de transcrire ces idées pour rendre plus palpable ce dialogue. Le texte que vous lirez maintenant est lui aussi écrit sur plusieurs années par couches successives et est passé par moult remaniements. S'il est publié maintenant il ne semble pas pour autant terminé. À un moment donné, la forme qu'il prenait nous aura simplement semblé suffisamment cohérente pour être livrée.

«L'humanité se situe en dehors de l'économie politique, l'inhumanité au dedans.»

Karl Marx, Œuvres.

Considérations liminaires sur la sexualité et le sentiment amoureux.

Il nous paraît opportun de proposer l'hypothèse qui va suivre, car d'une manière ou d'une autre, il nous semble que dans une logique de rupture révolutionnaire chaque aspect de la vie quotidienne doit être pris en compte. Une rupture avec la société de classe est une rupture avec tous les systèmes qui en assurent la reproduction. S'il s'agit de mettre à bas la philosophie bourgeoise de l'individu et toutes les formes sociales qu'elle sous-tend, il s'agit dans cette optique pour notre analyse de n'oublier aucune parcelle de nos vies. Nous pensons en effet que sans modifications radicales de chaque aspect de la vie quotidienne, il ne se produit qu'une restructuration des rapports de domination.

Toute intentionnalité critique trouve sa source dans la conscience de la misère ou d'un de ses aspects. Dans nos so-

ciétés, la misère affective et sexuelle compose une part importante de la misère réellement vécue. D'autant plus que dans l'idéologie bourgeoise dominante, de la réalisation de soi et de la poursuite du bonheur, la vie amoureuse est un élément indispensable d'une vie complète et heureuse. Le fait qu'une énorme partie de la production de l'industrie culturelle de la planète ait pour thème central, les relations amoureuses trahit l'importance de cet aspect de la vie dans la reproduction des structures de domination.

Dans la vision dominante il est admis que les rapports amoureux se feraient naturellement, au gré des rencontres, et tout-e-s auraient des chances égales d'y parvenir... un peu comme la fortune, en somme. Au contraire, nous pensons qu'il s'agit d'un marché hautement concurrentiel caractérisé par une concentration importante de capitaux. De plus, cette forme particulière des rapports sociaux reproduit et sert de cadre à des rapports de domination concomitants (de classe, de race...)¹ Il semble donc nécessaire d'offrir des pistes pour interroger les fonctionnements des différents dispositifs de domination et plus particulièrement des rapports sociaux liés à la recherche de satisfaction affective et sexuelle.

Notre objet ainsi défini, il ne faut pas penser ici, proposer un système total qui permettrait de comprendre, d'un seul geste, l'ensemble des rapports qui commanderaient à la division en genre de la société. Il s'agit plutôt d'esquisser ce que serait une approche qui ouvre des perspectives sur une compréhension en termes de rapport de force économique² (un système d'échange de valeurs) d'une partie de cette division. Et de permettre de cette manière de proposer un modèle qui pense le sexisme, comme une donnée encadrée dans la culture particulière de son époque. Celle d'un marché généralisé d'échange de capitaux (à un tel degré d'accumulation qu'ils deviennent images).

Sur ces marchés, la marchandise c'est nous, ou plutôt cette nouvelle partie de nous qui se détache lentement de la vie.

Notes :

1. Sur un tel marché les chances pour quelqu'un d'un groupe social défavorisé de prétendre à une ascension sociale sont relativement limitées. On parle d'endogamie pour décrire les alliances au sein d'un groupe de personnes qui nous sont semblables. Un jeune homme pauvre, faiblement diplômé et noir aura une chance relativement faible de finir sa vie avec une femme, riche, blanche, titulaire d'un doctorat.
2. En grec littéralement l'administration du foyer

C'est la part de nous qui forme alliance. Et cette séparation et le mouvement d'autonomisation de notre corporalité qui l'accompagne, sont précisément la transformation de toutes choses en Marchandise. C'est le mouvement de conquête de la vie par le capital.

Ainsi comprendre ce que nous avons perdu (et que, peut être, nous n'avons jamais eu), c'est comprendre ce mouvement qui fait de la Marchandise la forme dominante de la vie. Comprendre le marché des échanges sexuels (et donc le système de mise en relation d'offre et de demande qui lui est propre) c'est comprendre l'étendue des mutilations que le capital nous inflige.

Il est par cette approche, implicitement admis que les rapports entre les sexes - où plutôt entre les différentes constructions genrées attendues en fonction des sexes - dans notre société, sont déterminés - pour partie - par la forme globale de celle-ci : la dévotion à la marchandise et au spectacle comme dernière expression du capital. Il est plus précisément admis que la forme normale pour toutes choses, sous-tendue par la nouvelle configuration des rapports sociaux, est le marché sur lequel s'échangent indifféremment marchandises et images. Il faut voir cette approche comme le simple résultat de la configuration d'une "pensée du temps" qui rend maintenant la notion de marché particulièrement opportune pour la description de phénomènes sociaux. Il s'agit donc d'entamer une critique de la valeur amour comme il aurait pu en être de toute autre valeur dans ce monde-ci.

De cette manière, il faut, penser ce travail comme détournement sémantique du langage du Pouvoir en vue de la réappropriation de moments de vies. Puisque l'économie gouverne nos vies, il faut offrir des pistes de réappropriation de celle-ci par la langue de l'économie. Détruire cette science de la domination en n'en maîtrisant certains enjeux endémiques. Bien sûr, il ne s'agit pas de calquer notre langue sur celle de nos ennemis, mais d'y puiser des ressources pour l'abattre. (L'abattre, car, là

où existe le Capital et son corollaire la propriété, des rapports de domination s'installent et se perpétuent.)

Les rapports matrimoniaux abordés sous l'angle des marchés.

Ce que traduit cette notion de marché du sexe, c'est la formation d'un nouveau modèle d'échange matrimonial dans une société qui, aveuglée par la foi en une vision transcendante de l'amour, refuse de le penser. Ce que nous appelons amour dans cette perspective, c'est un discours venu expliquer et rationaliser un ensemble de pulsions. C'est le langage dans lequel nous exprimons nos sentiments et nos désirs et comme tout langage il façonne ses objets.

Ce qui se déploie sous la forme d'un marché c'est bien la banale économie de la frustration sexuelle et affective. Ce sont les paysages désolés de la sexualité post-moderne. Et, ce qui rend cette notion particulièrement efficace c'est l'érection de la sexualité en marchandise de consommation courante, au même titre que n'importe quel autre fade produit du spectacle. C'est la configuration des rapports propres à notre époque qui constitue la notion de marché comme objet de notre réflexion. Triomphe de la mythologie de l'amour sous sa forme libérale - la rencontre-union de l'esprit éthéré de deux personnes - le marché est pourtant avant tout un système coercitif de production et d'incorporation de normes. C'est donc en tant que système de socialisation oppressif que le façonnage du sentiment amoureux chez le sujet de notre époque doit être déconstruit.

En devenant une marchandise comme une autre, c'est-à-dire un objet de consommation courante, la sexualité s'est aussi standardisée, appauvrie. Bien sûr, avec ce mouvement de standardisation se développait la multiplicité des avatars du marché unique du sexe, permettant l'expression de notre individualité de consommateur.

Et nous reconnaissons bien là, le mouvement global de la

non-vie qui est celui du Capital : un projet de séparation généralisé. Cette transformation de la sexualité en un marché globalisé qui se traduit par l'apparition de formes unifiées de la pratique du sexe (la série *Skins* et les faits sociaux qui l'entourent sont à ce sujet édifiants par leur vitesse de diffusion) est bien la réponse capitaliste moderne à la question ancestrale des pratiques d'échanges matrimoniaux. Pourtant il n'y a pas d'oppositions entre une forme des relations amoureuses et sexuelles qui serait pure et une forme qui serait salie par le marché. La structure des rapports matrimoniaux a toujours, partout, reflété des rapports de domination. Pour autant, il y a une transformation de la manière dont ces rapports sont conçus et dans la manière dont on les met en jeu qui est propre à notre époque.

Le devenir marchandise.

La drague comme acte de vente pose donc la question du devenir-marchandise. Au plus haut point, ce devenir se réalise dans les fantasmes du marché unifié qu'on trouve sur les sites de rencontres de type badoo, où, dans la limite du local (l'accès à la marchandise doit être réalisable), chacun se vend par une véritable fiche de produit avec photos et description et un "cahier des charges" du produit désiré. La drague moderne se révèle alors pour ce qu'elle est : un acte de transformation de soi en marchandise évaluable (sur badoo, on note d'ailleurs les photos). Autre preuve de la clairvoyance des entrepreneurs en marchés sexuels virtuels, les publicités de ces sites ont le bon goût de se glisser massivement sur les sites de pornographie gratuite, haut lieu de la misère sexuelle virtualisée. Dans cette construction fantasmatique d'un marché global du cul et de l'affect apparaît bien la logique libérale du "libre marché", mais sûrement autant la destruction du lien social qui faisait exister une multitude de ce qui n'était pas encore des micromarchés fluides et pris dans le cours de la vie.

Aujourd'hui, même la production télévisuelle promet de faciliter la libéralisation des rapports de marchés affectifs.

À la vieille question de la misère affective paysanne, les logiques de marchandisation globalisante répondent qu'il suffit d'étendre la recherche et proposent une émission comme *L'amour est dans le pré*. Là encore, ce qui se vend, c'est bien une réponse à la misère et à la frustration. Dans une logique de marché, une frustration est une demande non couverte par l'offre. Dans le pire des cas de frustrations, quand la demande est difficile à combler, il reste la possibilité d'acheter (au sens propre) de la "main-d'œuvre étrangère", souvent de l'est ou sud asiatique à une agence matrimoniale. Là encore, le marché sexuel pose la même réponse que n'importe quel autre marché : aller chercher l'offre là où son prix est le moins cher. Tout s'achète et tout se vend, il suffit juste de savoir à quel prix.

Stratégies matrimoniales sur marchés segmentés

Bien sûr, il n'y a jamais UN marché où tout s'échangerait, tout groupe donné forme un marché restreint, plus ou moins ouvert sur d'autres, et a, dans une certaine mesure, ses règles de marché indépendantes. C'est l'articulation entre eux des groupes déterminés dans la société qui articule les marchés et les règles de passage de l'un à l'autre. Ce qui fait sens dans cette interrogation, c'est que la détermination des possibilités individuelles de rapports affectifs et sexuels touche au cœur de ce qui constitue le Politique dans chaque société. La répartition des biens, de l'honneur, de l'influence et du plaisir dans un groupe, mais aussi la question de sa reproduction physique.

Les stratégies matrimoniales font partie des stratégies de reproduction des groupes dans une société (et des sociétés elles-mêmes), et elles définissent ainsi l'accès à la satisfaction des besoins Humains. Le niveau de différenciation des ensembles sociaux détermine l'étanchéité de ces marchés. Pourtant une perspective de marché ne doit pas réduire la question à un point de vue économique au sens strict du terme. La question de la définition des groupes, donc des marchés, se pose (en tout cas dans les pays capitalistes avancés) bien autant en termes de subjectivités collectives ou d'échange de valeurs symboliques

dans ces cadres restreints. Ces déterminations, ces segmentarités sociales sont aussi présentes dans nos vies qu'elles sont difficiles à définir. Ces catégories multiformes et subjectives segmentent les possibilités de séduction réelles au moins autant que les strictes divisions sociales. Elles ne s'appliquent jamais strictement, mécaniquement, se recoupent avec d'autres systèmes d'identification collective et pourtant les multitudes de personnalités qui traversent ces identités collectives mouvantes les utilisent constamment pour se définir, s'évaluer...

Système de reproduction du même.

L'acteur évalue les caractéristiques d'une offre de marché au moins en partie vis-à-vis de la somme de prestige que l'exhibition de son acquisition lui apporterait. Cette évaluation s'effectue en fonction des critères objectifs propres à chaque marché. Cet énoncé s'il est crucial ne permet en rien de saisir la diversité des formes que peut prendre cette analyse en fonction de la mythologie amoureuse développée par les sujets. Cette mythologie est autant le fruit de l'incorporation des récits dominants que la résultante de chaque petit ajustement qu'impose chez le sujet sa perception du réel. Dans une partie des cas - chaque fois que les enjeux de reproduction économique seront faibles - la pression autour de la reproduction sociale sera minime. Pour les acteurs, il s'agira alors peut-être simplement de se demander si la subjectivité de l'autre leur donne le sentiment de faire partie d'un même monde et d'y occuper une place intéressante. Le savant calcul qui aura induit le choix restera totalement caché aux yeux de tous y compris (souvent...) de soi-même.

La valeur du gain ou de la perte est conditionnée par la conformité de la personne au modèle unifié du marché en question. Cette conformité à un modèle est l'essence de la notion de Goût, c'est par rapport - attirance ou répulsion - à un modèle et jamais en dehors que nous construisons cette perception. Que ce marché soit le milieu squat lyonnais ou grand

bourgeois parisien, l'entourage d'une personne va juger si ses interactions sexuelles ou affectives correspondent ou non à l'image attendue des interactions dans le milieu. On va chercher à savoir si ses partenaires officialisés peuvent se fondre dans le milieu, si elle/il est "de bonne famille", quel est son "CV militant", bref, quelle autorité symbolique détient la personne dans le marché concerné et quel va être sa valeur d'échange. Si cette autorité est forte, on dira qu'elle a la "classe" ou qu'elle est de la bonne classe. C'est quand nous reconnaissons chez l'autre cette autorité qu'on le trouve "à notre goût". En définitive c'est cette autorité dans un monde social, ce "charisme", qui conditionne la possibilité pour chacun de faire valoir ses envies sur un marché.

Les possibilités offertes par les marchés donnent une consistance à des catégories autant que celles-ci définissent les possibilités des marchés. Ainsi un individu qui se sait marqué de l'appartenance à un groupe aura un intérêt à se marquer dans un (des) groupe déterminé pour augmenter ses chances sur les marchés auquel il a réellement accès. Là encore, un groupe réellement localisé, qui ne se recoupe donc jamais parfaitement avec les segmentarités collectives qui le place dans l'ensemble social, a des règles de marchés toujours divergentes de celles qui sont diffuses dans la société. Ses règles viennent de l'institutionnalisation de pratiques réelles. Elles ne sont pas tirées par les acteurs à partir de modèles diffus dans la société, bien qu'il existe des règles de marché diffuses, dominantes, transmises par la culture dominante. Elles sont plutôt construites à partir de la norme du marché dominant. Ces normes de marché viennent d'une pratique dominante sur les marchés. Les différentes pratiques liées aux segments de marché en question se construisent selon le même rapport matériel et moral que se constituent les groupes qui leur sont liés par rapport à la culture dominante de leur époque. C'est de cette tension particulière, propre à un temps, que naissent les modalités de la démarcation entre des marchés.

La consommation n'épuise pas le produit elle le transforme et conditionne sa valeur sur les marchés.

Ce qui est obtenu dans la transaction a autant à voir avec les moments réellement vécus qu'à l'image extérieure de la relation ou plutôt les moments réellement vécus sont aussi déterminés par l'image extérieure de la relation. On couche, on se met en couple à deux, mais aussi et surtout dans et par l'espace social. Ces relations conditionnent les relations internes à ces milieux d'une façon structurelle. Les relations affectives trahissent un milieu, en tracent la carte et en éclairent les frontières, l'étanchéité. Chacun comprend les difficultés d'assumer une relation avec quelqu'un d'un "autre monde". Autant que les relations affectives existantes, la structuration des relations possibles permettent de parler de marché. Il y a une structure des pénalités inhérentes à tout marché affectif et à toute position dans ce marché. Les règles de marchés sont toutefois toujours relatives à des socialisations concrètes. La construction d'une réputation, image sociale du passif des transactions affectives, sanctionne finalement l'obéissance à des règles de marché déterminées par le milieu dans lequel les individus font leur vie. Quand la réputation parle de la situation d'un individu dans le marché, elle est aussi une valeur attribuée socialement à une marchandise.

Comme sur tout marché, une transaction est avant toute question d'information, la valeur est une donnée socialement mesurée, sans consistance matérielle propre. Elle est donc autant le produit de qualités intrinsèques à l'individu que de l'image qu'elles produisent. De ce fait, les acteurs pour participer au marché des échanges sexuels se doivent d'assurer, comme les premiers commerciaux venus, la promotion de chaque parcelle de leur vie. Ici comme sur tout marché, le but de chaque produit est de supplanter la concurrence. Pour ça, chacun se doit de construire l'identité de son produit. À partir de là, c'est une lutte à celui qui, du fait de ses capacités discursives, parviendra à conclure une transaction. La drague, comme processus de vente, est essentiellement échange et production

de signes. La maîtrise de ces codes détermine de cette manière les conditions matérielles de l'accès aux échanges matrimoniaux. Comme sur tout marché c'est en définitive autant les qualités intrinsèques de la marchandise qui sont en jeu que l'image que l'on en donne à voir.

Le type de concurrence que crée ce système particulier d'échanges matrimoniaux est un système de domination qui en reconfigure d'autres. Le genre masculin domine le genre féminin en tant que genre; pourtant, l'infinité des positions de marché et des rapports de force qu'ils impliquent réévalue ces déterminations au niveau du sujet. La chasseuse de footballeur, la pute des bas-fonds devenue braqueuse qui tapine, mais effraie, le jeune dealer de tess effrayant, mais puceau, la tomboy égérie du "middle", la grosse, le geek boutonneux, le clochard, le vieillard homo... Autant d'expériences archétypales qui existent par un rapport structurel au marché du sexe et des relations affectives, vécues plus ou moins quotidiennement et aléatoirement. C'est ce jeu de composition avec le système de domination sexiste que doit saisir une approche en termes de marché de notre sexualité. Comprendre comment à un moment donné le rapport à son genre influe sur la position du sujet dans la structure de la domination masculine. *En quelque sorte, ne pas oublier que dans chaque système de domination il y a des traîtres, des fayots, des garde-chiourmes, des mutins...*



Film d'amore e d'anarchia (Couverture), Eros et thanatos (p13). Tobias et l'ange (p21).
Psyché ranimée par le baiser de l'Amour (4'e de couverture).